

PAGES ÉTRANGÈRES

d'abord l'avis d'un médecin. Il est resté sans boire pendant quelque mille an, aussi je pense que quelques heures de plus ou de moins ne font pas grand chose. Comment votre seigneurie va-t-elle maintenant ? dit-il. Il avait entendu cette phrase un jour où il conduisait un duc et un député dans le Musée.

« Pharaon ne répondit pas. Une ou deux fois il parut ouvrir la bouche, mais elle semblait collée.

« — Il semble avoir un spasme, dit Morphine anxieux. Nous ferions peut-être mieux d'aller chercher un médecin maintenant. Diable ! qu'est-ce qu'il a ?

« Il y avait de quoi se le demander. Les yeux de Pharaon étaient fixés sur une gravure pendue au mur derrière le poêle. C'était un chromo représentant le lac Michigan pendant une tempête, les vagues montant haut, les éclairs étincelant. Les yeux de Pharaon ne quittaient pas la gravure, et la vue d'un Peau Rouge ne l'aurait pas étonné davantage. Il trembla de peur, puis sans un mot d'avertissement, se plia en deux et tomba de sa chaise, en se frappant la tête contre le poêle. Son cou était sec et parcheminé car Morphine ne l'avait pas beaucoup massé. Il se cassa comme un bâton et sa tête roula sous la table.

« — Damnation ! cria Morphine sautant pour ramasser Pharaon. « Où est sa tête ? allons dépêchons, espèce de lambin ! »

« Nous la lui posâmes sur les épaules, mais cela n'allait pas parce qu'une partie de son cou s'était brisée en morceaux.

« — Allons bon ! dit Morphine désespéré, il ne manquait plus que cela. Dire que c'est arrivé juste quand nous l'avions si bien ranimé. Cette sacrée gravure a dû lui donner le coup fatal. C'est comme si les vagues avaient été peintes en rouge, ni plus ni moins. Quelle mémoire il avait. Il s'est rappelé sa noyade. Il n'y a plus rien à faire, Pierre. Nous avons cassé sa veine jugulaire. Portons-le là-haut et apportez votre pot de colle avec vous.

« Nous l'enveloppâmes de nouveau sans ses bandellettes et nous le portâmes dans son sarcophage, puis nous recollâmes sa tête. Morphine me fut très utile. Il trouva très bien tous les raccords de son cou, et les petits morceaux ; il les recolla soigneusement, puis les polit avec du papier de verre, et remit tout à fait les choses en état.

« Nous n'avions plus aucun espoir sur Pharaon quand nous vîmes sa tête détachée. La germination elle-même a ses limites. Aussi je ne me suis pas senti particulièrement triste quand j'ai entendu dire que nous devions l'échanger pour quelques crocodiles empaillés.

« — La momie femme est toujours là-bas, mais ses temps ne sont pas venus. La prochaine fois que vous viendrez à Tontine, monsieur, vous pourrez pousser jusqu'au Musée et j'aurai peut-être de nouveau à vous raconter sur elle.

HENRY-A. HERING.

Traduit de l'anglais par L. Beauval.

L'AMBITION

L'ambition n'a point de bornes ; elle craint autant de voir quelqu'un devant elle que derrière. — SÉNÈQUE.

L'ambition prend aux petites âmes plus facilement qu'aux grandes, comme le feu prend plus aisément aux chaumières qu'aux palais. — CHAMFORT.

Pauvres humains ! nous attachons des idées de grandeur à l'ambition, et nous ne voyons pas qu'elle naît de la faiblesse.

S'affranchir des erreurs communes, se créer de sages principes, et, faire plus, oser les suivre, voilà ce qui prouve de la force. Mais avoir besoin d'éblouir le vulgaire, devancer, en rampant, d'autres hommes, et leur disputer des hochets, cela supposerait une grande âme ?... Il y a souvent de la folie dans nos raisonnements, et de la niaiserie dans notre enthousiasme.

DROZ.

LES ÉTOILES ÉTEINTES

L'Académie française vient de décerner un prix important à l'un de nos poètes les plus aimés, M. Auguste Dorchain. Nous serons certainement agréables à nos lecteurs en mettant à ce propos sous leurs yeux quelques strophes de ce charmeur, dont l'âme délicate et rêveuse nous a déjà donné plus d'un petit chef-d'œuvre.

A l'heure où sur la mer le soir silencieux
Efface les lointaines voiles ;
Où, lente, se déploie, en marche dans les cieux,
L'armée immense des étoiles,
Ne songes-tu jamais que ce clair firmament,
Comme la mer, a ses désastres ?
Que, vaisseaux envahis par l'ombre, à tout moment
Naufragent et meurent des astres ?

Vois-tu, vers le zénith, cette étoile nageant
Dans les flots de l'éther sans borne ?
L'astronome m'a dit que sa sphère d'argent
N'était plus rien qu'un cercueil morne.

Jadis, dans un superbe épanouissement,
D'un troupeau de mondes suivie,
Féconde, elle enfantait majestueusement
L'Amour, la Pensée et la Vie.

Tous ses bruits, un par un, se sont tus sous le ciel ;
L'espace autour d'elle est livide ;
Dans le funèbre ennui d'un silence éternel
Elle erre à jamais par le vide.

Pourtant, elle est si loin que depuis des mille ans
Qu'elle va, froide et solitaire,
Le suprême rayon échappé de ses flancs
N'a pas encore touché la terre.

Aussi, rien n'est changé pour nous : chaque matin
La clarté de l'aube l'emporte,
Et chaque soir lui rend son éclat incertain :
Personne ne sait qu'elle est morte.

Le pilote anxieux la voit qui brille au loin,
Et là-bas, errant sur la grève,
Des couples enlacés la prennent à témoin
De l'éternité de leur rêve !

C'est la dernière fois, et demain nos amants
N'y lèveront plus leurs prunelles :
Elle aura disparu, — comme font les serments
Qui parlent d'amours éternelles !

Lorsque la nuit, qu'étoile une poussière d'or,
Couvre la ville aux sombres rues,
Sur ce triste pavé songes-tu pas encore
A d'autres clartés disparues ?

Un enivrant parfum, comme d'un encensoir,
S'exhale des roses pâlies,
Et le mystérieux apaisement du soir
Te verse ses mélancolies.

Alors, épris d'un rêve impossible à saisir,
En ton âme troublée et lasse
Ne suis-tu pas d'un chaste et douloureux désir,
Chaque jeune femme qui passe ?

Il semble que leurs yeux aient gardé les douceurs
Des illusions éphémères ;
Souvent tu les dirais pures comme nos sœurs
Et tendres ainsi que nos mères...

Parmi celles, pourtant, qui ce soir ont passé
Et que tu crois encore vivantes,
Hélas ! combien déjà dont le cœur est glacé,
Dont les lèvres sont décevantes !

Ami qui comme moi, quand revient le printemps,
Rêves d'immuables maîtresses,
Et portes en ton cœur inquiet de vingt ans
L'indicible soif des caresses,

Si tu ne veux toujours et vainement souffrir,
Choisis vite une blanche épouse
Dont la fleur pour toi seul commence de s'ouvrir,
De son vierge parfum jalouse.

Celle là peut aimer, celle-là seulement
Peut être constante et fidèle ;
Et, sans craindre l'oubli de son premier serment,
Tu vivras heureux auprès d'elle.

Mais n'abandonne pas à d'autres, un seul jour,
Ton âme tendre de poète,
O rêveur qui pourrais prendre pour de l'amour
Leur étreinte froide et muette !

Parfois, dans leurs regards clairs ou mystérieux
Tu croiras voir luire une flamme...
Garde-toi ! Le reflet est encore dans les yeux,
Mais le foyer n'est plus dans l'âme.

Oh ! bien fou qui prendrait, pour éclairer ses pas,
Ces lueurs trompeuses ou feintes !
Ne te retourne pas ! ne les regarde pas !
— Ce sont des étoiles éteintes.

AUGUSTE DORCHAIN.

LE DRAGON DE LA SOIF

Une délicieuse fraîcheur règne dans la gracieuse vallée de la Torna ; rivières et ruisseaux, sources et étangs semblent s'y être donné rendez-vous pour rendre ce petit coin de terre enchanteur. La végétation y est luxuriante, et les habitants, heureux de ces avantages, rendent grâce au Créateur du flot rapide qui fait tourner leurs moulins, des sources claires où ils puisent une boisson rafraîchissante, des ombrages sous lesquels ils se reposent, mais surtout d'une grotte, merveille de la contrée. Fraîche en été, au point que l'eau s'y congèle, elle offre, en hiver, un abri où règne une douce chaleur. Stalactites et stalagmites s'y disputent l'admiration du visiteur, tant leurs formes, œuvre du temps et de la nature, sont en même temps belles et bizarres.

Mais il fut une époque où cette contrée privilégiée connut l'affliction : un monstre, terreur des habitants, y avait établi son séjour. Cette bête horrible, sortie on ne sait d'où, errait à travers la campagne, et, dévorée sans doute par un feu intérieur, absorbait toute l'eau qu'elle trouvait sur son passage, mettant les ruisseaux à sec, tarissant les sources. Sa soif devait être inextinguible ; car aussitôt que l'eau commençait à couler, le monstre se précipitait hors de son antre et engloutissait toute l'eau fraîche qu'il rencontrait.

On était au plus chaud de l'été. Les payans, accablés par la chaleur, ne trouvaient pas une goutte d'eau pour se rafraîchir et lentement dépérissaient, désespérant de jamais venir à bout de détruire ce monstre dévastateur qu'ils avaient surnommé le *Dragon de la soif*.

Par un après-midi d'été, un pieux pèlerin à la longue barbe blanche cheminait à travers le village. Son épaisse robe de bure avait dû contribuer à augmenter sa fatigue, et, accablé par la chaleur, dévoré par une soif ardente, il cherchait une source, un ruisseau où étancher sa soif. Il avançait lentement, et peut-être allait-il se résoudre à pénétrer dans une habitation pour y demander à boire, quand il vit une femme accourir au-devant de lui. Son visage exprimait l'angoisse, et dans ses bras elle tenait un tout petit enfant, pâle et sans mouvement. Elle le tendit au religieux qu'elle avait aperçu, et lui cria d'une voix suppliante :

« Oh ! bon moine, baptise mon fils qui va mourir ! Hâte-toi, le ciel t'en récompensera. »

Le religieux presse le pas ; il regarde l'enfant et demande quelques gouttes d'eau pour les verser sur le front du petit être qui lui semble près d'expirer.

Mais peine perdue, efforts inutiles, nul ne possède une goutte du précieux liquide. En quelques mots on met le religieux au courant de ce qui se passe ; il se recueille, implore le secours de Dieu et maudit le monstre.

Tout à coup un bruit formidable se fait entendre du côté de la grotte ; le peuple s'y précipite et voit que des pierres énormes, détachées du faite du rocher, ferment l'antre du monstre. Il n'a pas été tué, car on entend des rugissements, mais l'eau est revenue, la Torna coule à flots rapides, l'eau claire jaillit des sources, les fontaines se remplissent, et le peuple, reconnaissant l'intervention divine, rend grâce à Dieu.

La tradition du *Dragon de la soif* s'est conservée dans le pays, et, quand l'eau coule avec impétuosité, c'est, dit-on, que le dragon souffle et s'agite.

E. HORN, d'après TOMPA.